

naître le jour fixé et l'heure à laquelle l'enfant devra être conduit au local maçonnique, accompagné de son présentateur. Ce jour-là est une fête de famille pour la loge, qui, pour plus de solennité, convoque les loges sœurs avec lesquelles elle entretient des rapports affectueux ; il est rare que plusieurs enfants ne soient pas adoptés dans une même séance. Frappons les coups mystérieux à la porte du temple où va avoir lieu un protectorat maçonnique. La loge travaille au premier degré symbolique, en la forme accoutumée. L'expert placé à l'extérieur examine nos titres maçonniques, reconnaît nos signes, paroles et atouchements, reçoit le mot de passe et nous introduit par les pas mystérieux dans la loge où déjà tous les frères sont réunis. Prenons place, et assistons aux diverses cérémonies dont se compose l'adoption des enfants des maçons. Tous les membres de la loge se tiennent debout, la main droite sur la poitrine, la main gauche enlaçant l'épaule de son voisin de gauche. Au centre de l'enceinte est placé l'autel d'adoption, chargé des diverses productions de la terre : fruits, fleurs, blé, vin, etc. Le vénérable, après avoir annoncé qu'il va être procédé à la cérémonie d'adoption du fils du frère N..., se dirige vers cet autel, et, dans une invocation fervente, il demande au grand Architecte de l'univers de répandre tous les dons de sa bonté sur le jeune enfant présenté à l'adoption. Une musique harmonieuse se fait entendre et accompagne le vénérable jusqu'à son siège, où il va se rasseoir. Soudain, la porte du temple résonne sous des coups précipités. Le gardien du temple s'informe, et annonce qu'un jeune enfant, fils d'un frère, accompagné de son père et de son parrain, se présente pour solliciter l'adoption maçonnique. Les frères, premier et second surveillants, interrogés par le vénérable sur l'opportunité de conférer cette adoption, exposent successivement quelques principes de pure morale qui, désignant le but philosophique de la franc-maçonnerie, tendent à faire ouvrir l'asile de cette institution civilisatrice au jeune enfant présenté, dont il convient d'éclairer l'esprit par l'instruction, de moraliser le cœur par l'exemple, et de guider l'âme vers le bien par les conseils d'une douce persuasion. Le vénérable ordonne d'introduire le néophyte qui, les yeux bandés, soutenu par son père et son parrain, apparaît sur le seuil de la loge, où le vénérable et les maîtres des cérémonies viennent le recevoir. Le vénérable, lui ôtant le bandeau, signe de l'aveuglement intellectuel, appelle sur son intelligence les clartés de la raison et de la science, puis il le conduit à l'autel. Alors, le maître des cérémonies remet au père le ciseau, le maillet et la pierre brute, et le vénérable dit : « Mon frère, ce loupveau que la nature confie à vos tendres soins, à votre sollicitude intelligente, doit faire un jour la consolation ou la tourment de votre vie, la joie ou la honte de l'humanité, selon la direction que vous saurez imprimer à ses facultés naissantes. La pierre que vous tenez est informe, sans utilité apparente, et cependant, qu'on la confie au ciseau d'un Phidias ou d'un Michel-Ange, et l'artiste en fera sortir un chef-d'œuvre ; mon frère, appuyez le ciseau sur cette pierre brute, et, avec le maillet, frappez les coups mystérieux au bruit desquels s'ouvre la porte du temple. — Les trois coups mystérieux que vous venez de frapper, mon frère, symbolisent le travail que vous impose l'éducation de votre fils ; son intelligence, encore endormie, est comme la pierre brute que, dans sa forme primitive, le passant foule dédaigneusement aux pieds, tandis qu'il l'admira, façonnée par les mains d'un habile ouvrier ; livré sans défense aux funestes impressions du vice, votre loupveau serait bientôt le rebut de l'espèce humaine, tandis qu'il en sera l'honneur si vous avez soin de former son corps à la tempérance, de diriger son cœur vers l'amour du bien, et d'éclairer son intelligence du flambeau de la vérité. » Le père de l'enfant, la main gauche sur le livre de la loi et sur le glaive, jure d'enseigner à son enfant ses devoirs envers Dieu et sa patrie ; promet de lui faire bien comprendre que tout être qui souffre a des droits sacrés sur lui, qu'il doit édifier par son exemple, aimer son prochain, prendre part à la félicité d'autrui ; de lui apprendre à pardonner à son ennemi, à ne se venger que par des bienfaits, à pratiquer toutes les vertus ; de le diriger, afin que des mœurs chastes et sévères soient ses compagnons inséparables, que son âme soit pure, droite et vraie. Le vénérable dit : « Je reçois votre serment, au nom de l'Ordre ; puisse le sublime Architecte du monde vous donner la force et les lumières nécessaires pour l'accomplir ! » Il montre ensuite à l'enfant l'équerre, le compas, le niveau et la truelle, outils symboliques « d'origine immortelle et d'une précision immuable, dont la construction se confond dans les plans éternels de la nature. » Après quelques courtes explications, le vénérable remet au parrain du loupveau le fil à plomb ; le parrain le tient perpendiculairement sur le cœur de l'enfant ; le premier surveillant le touche, et dit au loupveau : « Que la loi d'attraction, qui fait tendre ce fil vers le centre de la terre, gouverne tes actions et la bonté, attributs par excellence du sublime Architecte des mondes, et les deux points qui rapprochent le plus l'homme de la perfection. » Le premier surveillant, tenant de la main droite un côté du niveau, que le

parrain soutient de l'autre côté, ajoute : « Apprends que tous les hommes sont égaux et que la justice est basée sur la grande loi de la réciprocité. Ne prends jamais une résolution vis-à-vis d'un homme, ton semblable et ton égal, sans te demander à toi-même si tu es véritablement prêt à lui donner de grand cœur ce que tu te prépares à exiger de lui. » Le vénérable et le parrain élèvent alors au-dessus de l'enfant une équerre, et le premier dit : « Que la raison et la conscience se réunissent, comme les deux côtés de cet instrument, dans le jugement que tu porteras des actions des autres, dans la recherche incessante de la justice et de la vérité. » — Les deux surveillants et le parrain, portant chacun un flambeau, se dirigent vers l'angle sud-est du temple, où est placé un candélabre ; le père tient son loupveau dans ses bras et les suit, accompagné du vénérable, qui dit, en s'adressant à l'atelier : « Mes frères, promettez-moi que vous donnerez tous à cet enfant l'exemple de la droiture, de l'empire sur vous-mêmes et d'une austère moralité. » Les frères répondent, debout, la main gauche levée en voite d'adoption, la main droite sur le cœur : « Nous le jurons ! » Le vénérable prend le flambeau du premier surveillant, allume la bougie du candélabre et se dirige vers l'angle sud-ouest ; arrivé là, il s'adresse de nouveau à la loge : « Promettez-moi, mes frères, que vous ferez tous vos efforts pour empêcher que ce loupveau ne tombe dans l'abîme de l'imposture et de l'erreur. » Les frères répondent : « Nous le jurons ! » Le vénérable, enfin, suivi du parrain, des deux surveillants et de l'enfant porté par son père, après avoir éclairé le deuxième candélabre, se rend auprès de celui qui est placé au nord-ouest et dit encore : « Promettez-moi, mes frères, que vous inspirerez à ce loupveau l'amour de ses semblables, le sentiment de la bienveillance et de la fraternité universelle ; promettez-moi que vous lui inspirerez le désir de travailler sans relâche au bien de l'humanité. » Les frères répondent : « Nous le jurons ! » Le vénérable allume la bougie du troisième candélabre et revient à l'autel, où s'accomplit la cérémonie de la consécration maçonnique. Recourant aux allégories traditionnelles, il dit au néophyte, en touchant ses paupières : « Puissent tes faibles yeux découvrir la voie du bien, pour y guider tes destinées ! En touchant ses oreilles : « Puissent tes oreilles l'écouter que les conseils de la sagesse ! que jamais la voix de l'infortune ne les trouve insensibles ; ferme-les toujours aux séductions du vice, aux sophismes de l'erreur, aux suggestions de l'injustice. » En touchant ses lèvres : « Puisse ta bouche ne jamais proférer le mensonge, l'injure, la calomnie ! que tes lèvres s'ouvrent pour proclamer hautement la vérité, que ta voix retentisse hardiment pour la défense du malheur et de l'innocence contre l'oppression, qu'elle porte la consolation et la paix dans le cœur de tes semblables et la terreur dans l'âme du méchant. » En touchant ses mains, purifiées par l'eau lustrale : « Puissent tes mains rester toujours pures du sang du duel impie et des guerres fratricides causées par le fanatisme religieux ou politique ! » Sur l'invitation du vénérable, le parrain fait goûter au néophyte : 1^o le vin, qui donne la vigueur, emblème de force intellectuelle et morale ; 2^o le miel, mets savoureux, emblème de la bonté, qui adoucit les mœurs et maintient l'union des familles et des sociétés ; 3^o les fruits, produits de la terre fécondée par le travail, emblème du labeur incessant imposé à l'homme par la nature. Le vénérable, après avoir rompu et donné au néophyte et à son parrain le pain de la fraternité symbolique, leur dit : « Puisse cette communion fraternelle vous lier à jamais par une indissoluble et généreuse solidarité ! » — « Et vous, parrain, au nom de ce jeune enfant ; sur ce glaive, signe de l'honneur ; sur ces statuts, base fondamentale de l'Ordre, jurez de tout faire pour que le néophyte reste toujours fidèle à la loi maçonnique, loi de travail, de moralisation et de progrès indéfini ! » Le parrain répond : « Je le jure ! » Le vénérable, s'adressant à la loge, ajoute : « Mes frères, puissent les vœux que nous venons de former, les engagements que nous avons pris, contribuer à rendre ce loupveau heureux et digne de s'associer au banquet des élus de la vérité ! » Frappant trois coups de son maillet : « A la gloire du grand Architecte de l'univers, au nom et sous les auspices du (suprême conseil, ou Grand Orient de France, selon le rite) et en vertu des pouvoirs que je tiens de nos frères, je proclame le loupveau N..., enfant adopté de la Resp... Loge de..., à l'Orient de..., vous invitant à le reconnaître comme tel et à lui prêter aide et protection partout où besoin sera. » Après cette proclamation, couverte par une triple batterie maçonnique, en signe d'adhésion, le vénérable, qui a regagné son siège présidentiel, dit : « En place, mes frères. » Les assistants une fois assis, la parole est donnée au frère orateur, qui prononce un discours de circonstance. Après ce discours, le vénérable frappe un coup de maillet et dit : « Mes frères, nous venons d'adopter cet enfant, nous avons promis de faire germer dans cette jeune âme les principes de toutes les vertus ; c'est une noble tâche à laquelle aucun de nous ne failira. » Il procède alors à la suspension des travaux, suivant le rituel, et termine en ces termes : « Retirez-vous en paix, mes frères, et emportez les vœux ardents que nous formons pour la prospérité de tous ceux qui

vous touchent par les liens du sang et de l'amitié. Puissent les principes que nous venons de manifester servir à rendre heureux l'enfant que nous avons adopté ! »

Telles sont les diverses cérémonies dont se compose l'adoption d'un enfant de franc-maçon ; elles varient, au besoin, dans la forme, et sont sujettes à divers développements. Les pratiques rituelles ne représentent, en beaucoup d'occasions, dans la maçonnerie, que le cadre doré dont on entoure une œuvre d'art. Ainsi surtout du protectorat. Que l'on examine maintenant avec impartialité les maximes et les préceptes rappelés plus haut, que l'on songe aux magnifiques enseignements qui peuvent, selon la circonstance ou le degré de perfection maçonnique de la loge, s'adapter à ce cadre doré, s'y fixer d'une manière frappante et compréhensible aux plus ignorants, aux plus humbles, aux plus petits, et à quelque école, quelque philosophie, quelque morale que l'on appartienne, on se sentira pris de sympathie pour une institution qui n'a besoin que d'être approfondie et mieux connue pour être favorablement appréciée de tous ceux que n'aveuglent pas les préjugés ou les préventions. Ajoutons que, depuis longtemps déjà, grâce aux efforts de membres éclairés, les maçons conviennent à leurs fêtes de famille les profanes. L'adoption au protectorat leur offre une occasion dont ils manquent rarement de profiter, pour admettre dans le temple les personnes étrangères à la maçonnerie. Ces personnes voient ainsi de près des hommes dignes d'estime que l'on se plaît, dans de certaines régions, à représenter sous les couleurs les plus odieuses ; elles demeurent convaincues que, si les maçons abritent leur indépendance sous des pratiques en apparence mystérieuses, ce n'est que pour accomplir le bien plus sûrement, plus efficacement. Le rôle de la franc-maçonnerie a été si souvent travesti, que ceux qui la connaissent aiment à la voir profiter de toutes les circonstances où il lui est permis de se montrer sous son véritable jour, dans sa mission civilisatrice, bienfaisante et moralisatrice.

— *Baptême du tropique, baptême de la ligne.* On sait combien il en a coûté à l'homme pour dompter les flots et conquérir l'incommensurable domaine de l'Océan, combien de victimes a dévorées ce minotaure, combien de hardis aventuriers a terrassés ce sphinx avant de trouver son Œdipe et son Thésée, avant de courber le dos comme un cheval docile et d'obéir à l'éperon du hardi cavalier ! Aujourd'hui encore, alors que la noble bête se souvient de son état de liberté et qu'elle rugit avec colère, l'homme est trop souvent la victime de ses velléités d'indépendance. Quelle n'a pas dû être l'émotion de celui qui, le premier, s'est confié à un frêle esquif ! Sur sa tête le firmament, sous ses pieds des abîmes sans fond, devant lui une immensité sans limites ; et, pour triompher de tout cela, une simple planche battue des flots et des vents ! Et ce devait être bien autre chose quand on arrivait dans des parages, dans des déserts inconnus, autrement à redouter que ceux du Sahara. On voyait sur sa tête d'autres étoiles, devant soi un nouvel horizon. La Grande Ourse se couchait sous les flots et la Croix du Sud planait éclatante sur le navire. De là, ces appréhensions mystérieuses qui s'emparaient du cœur de l'homme le plus intrépide. Canoëns, qui avait été navigateur avant de devenir poète, a peint admirablement ces grandes émotions dans son fameux épisode du *Cap des Tempêtes*.

Ces préliminaires étaient indispensables, avant d'arriver à ce carnaval de la mer, à cette cérémonie burlesque qu'on appelle *baptême de la ligne ou baptême du tropique*. Et d'abord, a-t-il toujours été burlesque, ce baptême, administré par la Ligne ou par le bonhomme Tropicque ? nous ne le pensons pas. L'homme se familiarise avec tous les éléments ; il tremble, puis il danse devant l'arche.

Rien, dans l'histoire de la marine, ne permet d'assigner une origine précise au *baptême du tropique*. Toutefois, on admet généralement que cette cérémonie ne remonte pas au delà du xve siècle, c'est-à-dire n'est pas antérieure aux grandes découvertes des Portugais en Afrique. Les premiers navigateurs qui, pendant ce siècle, osèrent s'aventurer sous la zone torride, jusqu'alors réputée inhabitable, se voyant entrer dans un nouveau monde, imaginèrent de célébrer cet événement par une espèce de *baptême*, comme s'ils recommençaient une existence nouvelle. Depuis cette époque, les matelots de tous les pays ont perpétué un usage qui rompt momentanément la monotonie de la traversée, et est pour eux une source de profit. En outre, ils ont transformé en saturnale une cérémonie qui, dans le principe, pouvait avoir un caractère essentiellement religieux.

Sur nos navires, dit un écrivain maritime, le *baptême tropical* est surtout une petite spéculation des marins de l'équipage, tolérée par les officiers, et qui a pour but d'obtenir des passagers quelques gratifications, que leur arache la peur de ce *baptême* fantasmagorique. Ajoutons que le commandant du navire est placé, par la tradition, dans l'obligation d'accorder une sorte de congé à son équipage, de lui faire mesurer quelques rations de vin, de suspendre les travaux secondaires et de détendre un peu la ligne de démarcation que trace la discipline. Le matelot ajoute à tout

ce qui lui est permis la liberté de faire tout ce qu'on ne lui défend pas, et cette folie trouve une explication naturelle, au milieu des jours monotones qui, dans ces latitudes accablantes, se suivent et se ressemblent. Comme les marins s'en occupent quelque temps à l'avance, et qu'elle laisse des souvenirs qui survivent quelques jours, cette fête est une halte pour leur imagination, trop inoccupée entre le départ et l'arrivée au port. La tempête ne les distrait guère ! Toutes les tempêtes se ressemblent ; la première qu'on a vue condamne les autres au plagiat, à perpétuité. »

Tout Européen qui passe, pour la première fois, le tropique du Cancer, est obligé de se soumettre à la fameuse cérémonie ; aucune puissance ne peut l'en dispenser, du moins absolument. On approche donc du 23^e degré 28' de latitude N. Tout le monde est dans l'attente ; les matelots novices et les passagers ne sont pas sans inquiétude, car ils savent que l'un d'eux sera impitoyablement berné, à la grande joie de tous les autres. C'est un illustre aveugle qui va nous guider à travers les méandres de cette cérémonie burlesque, célébrée à plusieurs mille lieues de nous. « Dès la veille, dit M. Jacques Arago dans son *Voyage autour du monde*, un bruit inaccoutumé, retentissant dans la batterie, nous disait que les héros de la fête savaient les us et coutumes des anciens. Les canonnades résonnaient sous les coups précipités des marteaux, qui faisonnaient avec de la tête les chaînes des diables, la couronne du monarque, son sceptre et son glaive sans fourreau. Les matelots-poètes (et ils le sont tous plus ou moins) improvisaient des refrains joyeux et gaillards ; les images grivoises étaient bannies avec mépris comme ayant des délicatesses incompressibles par eux. La poésie d'un équipage en goguette à un délire à part, une énergie exceptionnelle, sautant à pieds joints sur toutes les convenances, dédaignant les périphrases, appelant sans grimacer chaque chose par son nom, et traitant l'enfer et le ciel, Dieu et le diable avec la même indifférence et la même brutalité. Cependant l'heure est venue, la batterie est déserte, le pont se peuple, les visages sont gais et rayonnants. Tout à coup, les fouets sifflent, les trompettes sonnent ; et, de la grande hune, descend un luron botté, éperonné, s'avançant avec gravité vers le banc de quart et demandant d'un ton impérieux le chef de l'expédition. Qu'il m'accoste sur-le-champ ! ajoute-t-il ; j'ai affaire à lui, ou plutôt il a affaire à moi. »

Notre commandant, humble et soumis, se présente bientôt, revêtu de son grand uniforme.

« Que voulez-vous ? dit-il au courrier. — Te parler. — J'écoute. — Que viens-tu faire dans les parages du roi de la Ligne ? — Des observations astronomiques. — Bêtise ! — Et compter les oscillations du pendule, pour déterminer l'aplatissement de la terre dans toutes ses régions. — Quo c'est plat ! — Étudier aussi les mœurs des peuples. — On s'en bat l'œil, des mœurs à étudier ! Qu'est-ce que peut te rapporter tout cela ? — De la gloire. — Et la gloire donne-t-elle du vin, du rhum, de l'eau-de-vie. — Non, pas toujours. — Alors je me fiche de ta gloire, comme d'une vieille chique ! Au surplus, c'est votre affaire à vous tous, pékins de l'état-major, qui vous dorlotiez dans vos cabines quand nous sommes trempés comme des canards. Mais il s'agit d'autre chose en ce moment : maître Fouque, roi de la Ligne, l'écrit ; je suis son courrier ; sais-tu lire ? — Un peu, mon neveu. — Tiens, j'attends ta réponse. L'épître était ainsi conçue : « Capitaine, je veux bien que ta coquille de noix aille de l'avant, si toi et ton piétre état-major consentez à vous soumettre aux lois de mon empire. Y consentez-vous ? » Largue tes voiles, hisse tes bonnettes et file tes douze nœuds. Si tu n'y consens pas, parravire lof pour lof, et navigue à la bouline. » Signé Fouque, second maître d'équipage, roi de la Ligne. — Je connais mon devoir, répond le capitaine ; dès ce moment, je suis le sujet du roi, ton souverain. — A la bonne heure ! Sais-tu marcher la tête en bas, les pieds en haut ? — J'apprendrai. — Rien n'est plus facile quand on n'a pas de jupons. As-tu mangé du phoque et du pingouin ? Pas encore. — Tu en mangeras, je t'en réponds ; aiguise tes dents, et après cela, si le vent t'est favorable, si aucune roche ne t'arrête en route, si ton navire ne sombre pas au large et si tu ne crèves pas, tu reverras ton pays ; c'est moi qui te le dis. — Je vous remercie de vos prédictions. — Ce n'est pas encore tout ; il fait bien chaud. — Ah ! c'est juste, j'oubliais ; voici une carafe d'eau filtrée pour l'ambassadeur. — Tu te fiches de moi. — Alors, du vin. — Merci aujourd'hui, je ne bois que ce qui grise. — Voici une bouteille de rhum. — C'est mieux ; mais on boit avec une seule jambe, et il m'en faut deux. — Les voici. — C'est faire les choses en vrai gabier ; tu arriveras. Adieu, à bientôt. »

Les fanfares recommencent ; le courrier remonte triomphant vers la hune où l'attend le roi, entouré des meilleurs matelots ; et, tandis que l'équipage impatient et joyeux se rue sur le pont, le nez au vent et l'oreille aux écoutes, maître Fouque fait tomber sur lui un déluge d'eau salée, faibles préludes des ablutions plus complètes qui auront lieu le lendemain. Pour nous, gens à privilèges, placés au gail-lard d'arrière, nous reçûmes sur les épaules